

Technical Notes / Notes techniques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

Coloured covers/
Couvertures de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured plates/
Planches en couleur

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Show through/
Transparence

Tight binding (may cause shadows or distortion along interior margin)/
Reliure serré (peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure)

Pages damaged/
Pages endommagées

Additional comments/
Commentaires supplémentaires

Front cover restored

Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

Only edition available/
Seule édition disponible

Pagination incorrect/
Erreurs de pagination

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

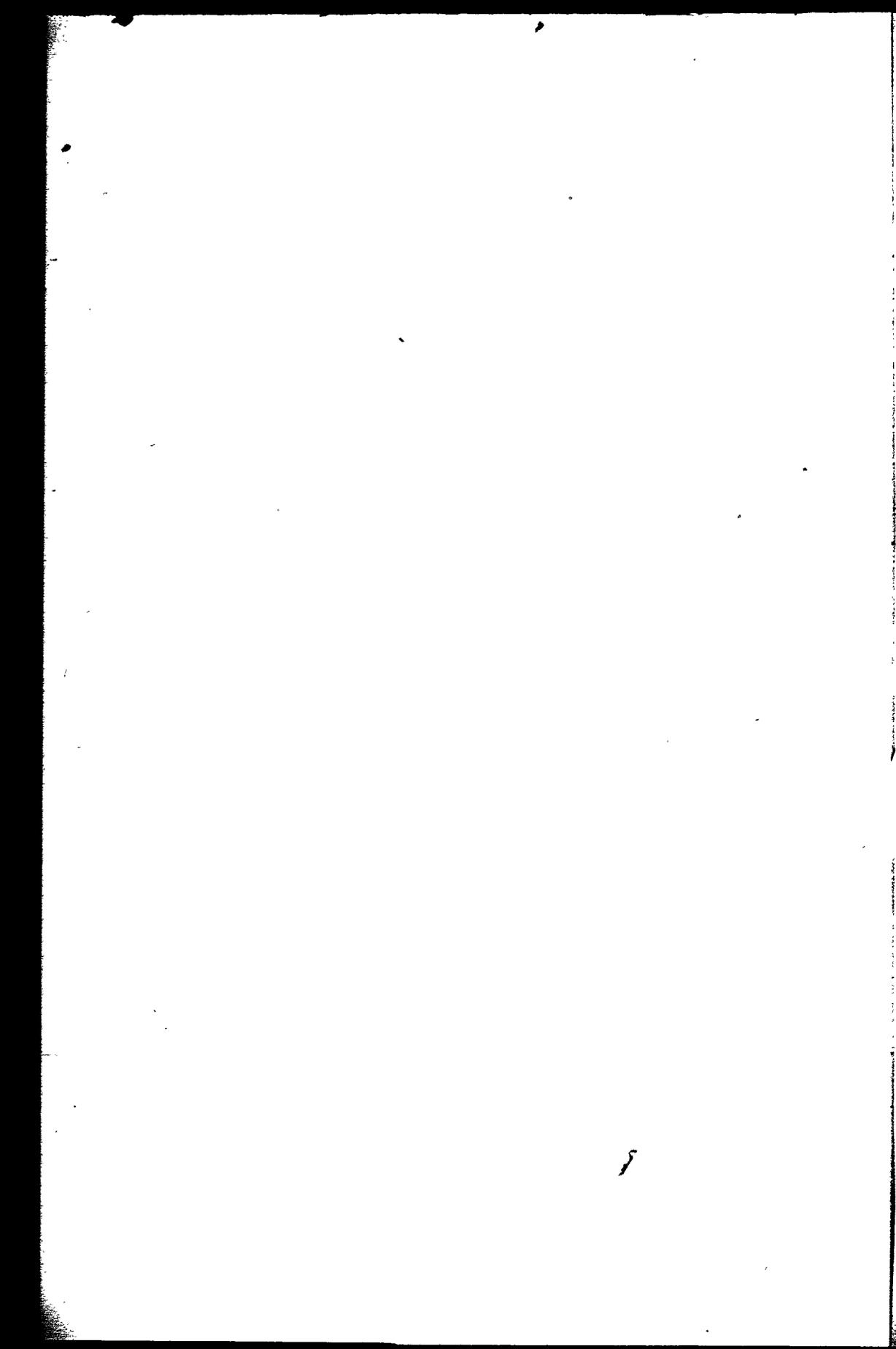
Pages missing/
Des pages manquent

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Maps missing/
Des cartes géographiques manquent

Plates missing/
Des planches manquent

Additional comments/
Commentaires supplémentaires



L'HOTEL
DE RAMBOUILLET

CONFÉRENCE FAITE A L'UNIVERSITÉ LAVAL

PAR

L'abbé G. BOURASSA

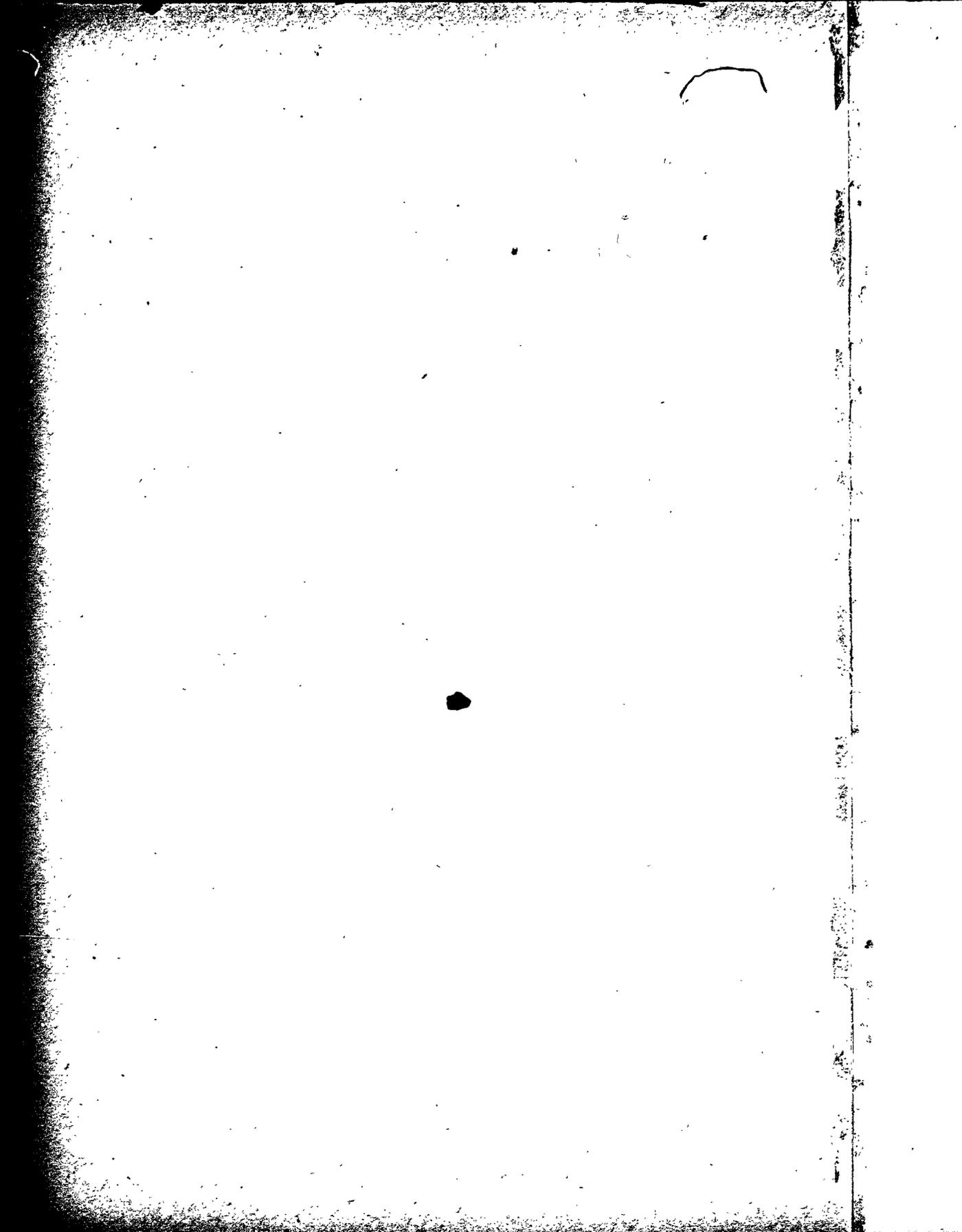
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

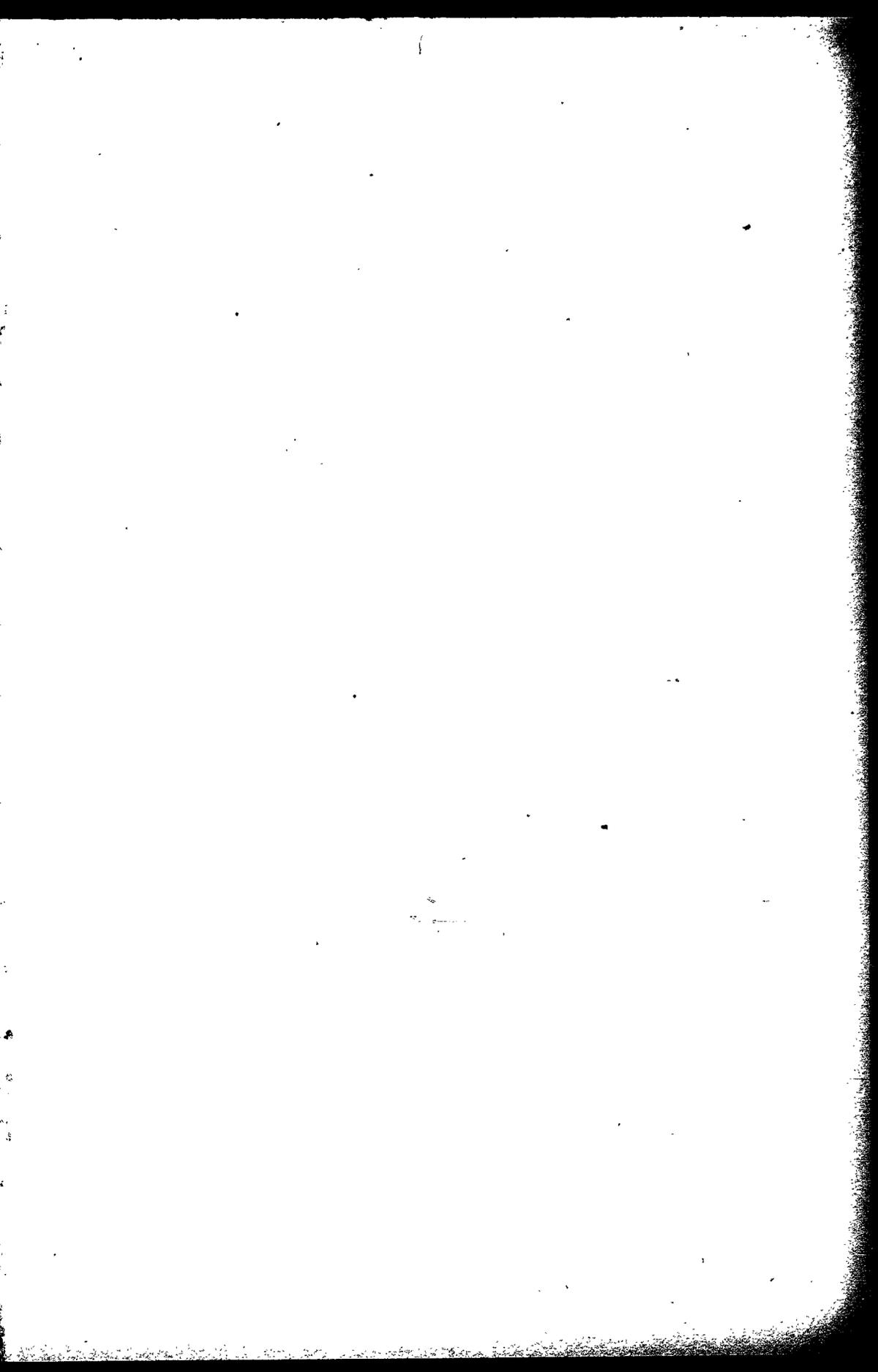
Montréal :

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul

—
1897





D

0

L'HOTEL

*à Monsieur l'abbé Lenoir
hommage respectueux
de l'auteur
13 mai 1897*

DE RAMBOUILLET

CONFÉRENCE FAITE A L'UNIVERSITÉ LAVAL

PAR

L'abbé G. BOURASSA

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

Montréal :

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul

—
1897

PQ 249

B68

L'HOTEL DE RAMBOUILLET

CONFÉRENCE FAITE A L'UNIVERSITÉ LAVAL PAR M. L'ABBÉ
G. BOURASSA, PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Mesdames et Messieurs,

SUPPOSEZ pour un moment que vous êtes à Paris, à la Comédie-Française, et que, sur la scène, au lieu d'un professeur de l'Université Laval en ses graves atours, vous avez devant vous deux jeunes demoiselles de la bourgeoisie provinciale, de la seconde moitié du XVII^e siècle, fraîchement déballées dans la capitale, et échangeant entre elles et avec leur servante le dialogue suivant :

Cathos.

“ Mon Dieu, ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière ! Que son intelligence est épaisse ; et qu'il fait sombre dans son âme !

Madelon.

“ Que veux-tu, ma chère ? J'en suis en confusion pour lui : j'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

Cathos.

“ Je le croirais bien ; oui, il y a toutes les apparences du monde. Et pour moi, quand je me regarde aussi...

Marotte, entrant.

“ Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

Madelon.

“ Apprenez, sottie, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

Marotte.

“ Dame ! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris, comme vous, la filophie dans le grand Cyre.

Madelon.

“ L'impertinente ! Le moyen de souffrir cela ! Et qui est-il, le maître de ee laquais ?

Marotte.

“ Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

Madelon.

“ Ah ! ma chère, un marquis ! un marquis ! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura ouï parler de nous.

Cathos.

“ Assurément, ma chère.

Madelon.

“ Il faut le recevoir dans cette salle basse plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

Marotte.

“ Par ma foi ! je ne vois point quelle bête c'est là ; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

Cathos.

“ Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image. ”

Vous avez reconnu Molière, dans un dialogue de ses *Précieuses ridicules* (1), et du coup je vous ai présenté deux spécimens achevés de cette espèce de femmes singulières qui a fleuri dans la seconde moitié du XVIIe siècle, et à qui la verve impitoyable du grand comique a porté ces coups formidables qui ont commencé leur déchéance dans l'estime des contemporains, tout en perpétuant le souvenir de leurs travers pour l'amusement de la postérité.

Je ne viens pas ce soir esquisser leur histoire ou vous amuser à leurs dépens : ce serait d'une méchanceté trop facile et d'une utilité discutable, car personne d'entre vous, que je sache, n'est tenté d'imiter leurs ridicules et de verser dans leurs excès.

L'absence d'une culture littéraire générale et appréciée nous met pour longtemps encore, sans doute, à l'abri de pareil danger. Mais je dois, en apportant devant vous le nom de l'hôtel de Rambouillet, écarter un souvenir qui s'y est obstinément attaché dans l'esprit de la postérité, bien qu'une critique éclairée ait toujours eu soin de l'en dégager.

Aux yeux même de plusieurs d'entre vous, peut-être, la demeure de la célèbre marquise apparaît comme le paradis des précieuses et des précieux ridicules du grand siècle, une sorte de serre chaude où, à la faveur d'une politesse exquise et même maniérée, d'une galanterie empressée et même obséquieuse, se serait développée une végétation littéraire luxuriante et bizarre, faite de compliments étirés, de périphrases entortillées et baroques, de pointes laborieusement effilées, de rapprochements d'idées et de

(1) Molière, *les Précieuses ridicules*, acte 1, scènes VI et VII.

mots forcés, de roucoulaudes alanguies et banales, d'enthousiasmes factices. Cette végétation, en effet, a largement envahi, au mépris du bon sens et du bon goût, un grand nombre de ces salons, de ces "réduits", de ces "alcôves", de ces "ruelles" qu'un vif amour des lettres, de la politesse, de la singularité et même ce besoin, cette rage d'imitation qui fait le fond de la vie mondaine, multiplièrent à l'envi dans la période de paix et d'unification politique qui fit suite aux guerres civiles et à l'ébranlement du système féodal, qui avaient marqué l'époque précédente.

Mais l'hôtel de Rambouillet n'est pas seul ni principalement responsable de ce désordre et de cet abus ; il ne l'est pas plus que les grands écrivains qu'il écouta et applaudit, ne le sont des défauts et des sottises de leurs imitateurs médiocres. Aussi, lorsque Molière, en 1659, fit représenter son étincelante satire, la compagnie du noble hôtel fut aux premières places pour l'applaudir, et l'auteur, dans la préface de sa pièce, eut-il soin d'indiquer la différence marquée et par trop juste qu'il établissait, à l'exemple de Somaize, entre les "véritables précieuses" et les "précieuses ridicules."

Nous allons donc, ce soir, fausser compagnie à ces peccates dont l'abbé de Pure, un de leurs premiers adversaires, dans son curieux livre *la Précieuse ou le mystère des ruelles*, a dit fort peu respectueusement : "C'est un animal d'une espèce autant bizarre qu'inconnue. Les naturalistes n'en disent rien, et nos plus anciens historiens, ni même nos modernes n'en ont point encore fait de mention. Comme on découvre tous les jours des astres au ciel et des pays inhabités sur la terre, la Précieuse fut introduite à peu près en vogue la mesme année qu'on eut déclaré de prendre la macreuse pour poisson et d'en manger tout le caresme. On fut surpris à l'abord d'une chose de si belle apparence, et on la reçut avec toute l'estime que notre nation a pour toutes les choses nouvelles. Chacun tâcha de s'en fournir

ou du moins d'en voir. On dit qu'elles ne se formaient que d'une vapeur toute spirituelle qui, se tenant par les douces agitations qui se font dans une docte ruelle, se forme enfin en corps et compose la Précieuse..... Je m'en vais vous dire comment j'ay conçu. La Précieuse n'est point la fille de son père ni de sa mère ; elle n'a ni l'un ni l'autre ; elle n'est pas non plus l'ouvrage de la nature sensible et matérielle ; elle est un précis de l'esprit, un résidu de raison. Comme la perle vient de l'Orient, ainsi la Précieuse se forme dans la ruelle..... Il est impossible de savoir comment la chose s'est rendue si commune. Il n'est plus de femme qui n'affecte d'avoir une Précieuse, ou pour se mettre en réputation, ou pour avoir le droit de censurer autrui et de se tirer de la juridiction des connoisseurs et des raisonnables."

Comment, en effet, "cet animal d'espèce autant bizarre qu'inconnue" est-il devenu tout à la fois si connu et partant si commun, je vous l'ai appris en deux mots, en vous nommant l'engouement littéraire et l'esprit d'imitation naturel à un sexe prompt, en raison de sa délicatesse, de sa souplesse, de sa sensibilité, de sa finesse et de sa vanité, à s'assimiler les idées et les façons qui le séduisent par leur excellence ou simplement par leur rareté.

D'où, pour parler comme Molière, lorsque l'esprit, le goût et une saine direction font défaut, ces "vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait," ces "excellentes choses sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés." (1)

J'ajouterai donc avec lui : "les véritables précieuses auraient tort de se piquer, lorsqu'on joue" — ou qu'on rappelle — "les ridicules qui les imitent mal," car une précieuse, un précieux n'étaient, dans l'acception première du mot, qu'une femme, un homme qu'on appelle aujourd'hui

(1) Molière, *Préface des Précieuses ridicules*.

distingués, c'est-à-dire qui, ayant de la valeur, du prix, en sont estimés précieux, au-dessus du commun.

“ Chaque siècle, dit M. Cousin, se fait un idéal de distinction à son usage. Deux choses pourtant y entrent presque toujours, deux choses en apparence contraires, qui ne s'allient que dans les natures d'élite, heureusement cultivées : une certaine élévation dans les idées et dans les sentiments, avec une extrême simplicité dans les manières et dans le langage.

“ La grandeur était en quelque sorte dans l'air dès le commencement du XVIIe siècle. La politique du gouvernement était grande, et de grands hommes naissaient en foule pour l'accomplir dans les conseils et sur les champs de bataille. Une sève puissante parcourait la société française. Partout de grands desseins, dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, dans la philosophie. Descartes, Poussin et Corneille s'avançaient vers leur gloire future, pleins de pensées hardies, sous le regard de Richelieu. Tout était tourné à la grandeur. Tout était rude, même un peu grossier, les esprits comme les cœurs. La force abondait ; la grâce était absente. Dans cette vigueur excessive, on ignorait ce que c'était que le bon goût. La politesse était nécessaire pour conduire le siècle à la perfection. L'hôtel de Rambouillet en tint particulièrement école.” (1)

Cette distinction de bon aloi, dont M. Cousin constate avec tant de justesse le besoin et les causes à cette époque, se confondait avec cette qualité de l'“honnête homme” que Ménage—un honnête précieux—dépeint ainsi : “ Être honnête homme, c'est n'être point prévenu, avoir du discernement, juger bien des choses, avoir l'esprit et le cœur droits ; c'est louer avec chaleur un concurrent et son ennemi dans les choses où il est louable ; c'est le condamner sans aigreur et sans emportement, quand il est

(1) Cousin, *La Femme de Madame de Longueville*, 10e édit., t. I, p. 122.

condamnable ; c'est enfin ne pas exagérer le mérite de son ami, et ne pas soutenir ses sottises. ”

La Bruyère, avec cette note d'exagération dont se départ rarement un portraitiste qui pratique fréquemment la caricature, ajoute cette ombre au portrait du bon Ménage : “ Souvent, pour obtenir le titre d'honnête homme, il suffit d'avoir un train nombreux, de superbes équipages, une belle livrée, un nom de terre et beaucoup de suffisance. L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins. . . L'honnête homme est celui dont les vices ne sont pas scandaleux. ”

On pourrait prendre une moyenne entre ces deux appréciations extrêmes, pour juger de la manière dont la société de l'hôtel de Rambouillet réalisa la notion de cette honnêteté, si haut prisee par les bons esprits de l'époque. Cette société, sans doute, était communément croyante et chrétienne ; mais elle était humaine, elle était mondaine. Elle ne se recrutait pas, à la manière des couvents, de gens qui se réunissent pour pratiquer en commun l'oraison mentale et l'observance des trois vœux. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on y relève quelque petit scandale, des potins de salon que M. Tronson n'aurait pu couvrir de l'autorité des deux conciles d'Orange, des rivalités, des animosités littéraires ou galantes que M. Olier aurait reprochées à ses paroissiens, le P. Joseph et saint Vincent de Paul à leurs pénitentes.

Mais madame de Rambouillet a eu l'insigne honneur et l'inappréciable mérite de créer, par son influence personnelle et le caractère de ses réunions, une réaction nécessaire et durable contre la dépravation des mœurs, la grossièreté et l'imperfection du langage qui déshonoraient alors le grand monde et la cour.

La Cour, c'était celle du Béarnais, ce roi tout à la fois guerroyeur, spirituel, très sensé et très sensuel, qui savait mêler d'une mesure à peu près égale les soucis d'une

politique extérieure large et suivie, d'un gouvernement intérieur avisé et paternel, à des habitudes persistantes de plaisir que Ménage n'aurait peut-être pas refusées à son honnête homme, mais qui ont laissé sur la vie de ce grand prince une tache qui a fait suspecter par quelques-uns la sincérité de sa conversion.

Avec ses compagnons de guerre et de plaisir, qui n'avaient pu prendre, au hasard de la vie des camps, l'habitude du beau langage, du savoir-vivre et du respect des femmes, ce prince égrillard, ces courtisans délurés, ces grandes dames et ces dames d'honneur, plus ou moins indulgentes à une licence où elles trouvaient parfois leur compte, ne pouvaient plaire au cœur chaste et délicat, à l'esprit élevé et noble de Catherine Pisani, épouse de Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet.

Fille unique de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, et de Julia Savelli, elle devait au sang de sa mère la grâce, la finesse et l'enthousiasme de ce peuple gâté de Dieu qui, sous un ciel caressant, au milieu des aspects toujours variés et riants d'une riche nature, respire avec la vie l'amour des belles choses, emplit ses cités des œuvres de ses artistes, et qui, durant deux siècles, servit d'intermédiaire entre le monde ancien et le moderne, entre l'Orient grec et l'Europe méridionale et occidentale, pour faire fleurir les belles-lettres et les beaux-arts au sein d'une société rude encore des habitudes de la vie féodale.

Elle appartenait par son grand-père maternel à l'antique famille des Savelli, qui comptait au nombre de ses illustrations deux papes, plusieurs cardinaux, la possession plusieurs fois séculaire de la charge de maréchal perpétuel de l'Église et de gardien du Conclave, confiée à l'un de ses membres, sans oublier cette vaillante et pieuse vierge Lucine, immortalisée, au premier siècle chrétien, par son dévouement aux saints martyrs et par l'asile qu'elle donna, dans son pré de la voie d'Ostie, à la dépouille de l'apôtre saint Paul.

Sa grand'mère, Clarisse Strozzi, était fille du maréchal de ce nom, dont la famille, alliée à celle des Médicis et illustre en Italie, y avait compromis sa fortune, en s'attachant à Catherine de Médicis et en suivant le parti de la France.

C'est cette princesse qui fit le mariage de Julia Savelli, déjà veuve de Louis des Ursins, des princes d'Ascoli, avec Jean de Vivonne, seigneur de Saint-Goard, premier marquis de Pisani, sénéchal de Saintonge, grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit, ambassadeur en Espagne et à Rome. Il avait alors soixante-trois ans ; c'était en vérité un " très honnête homme," dans toute la force du terme. Ce mot de Henri IV, qu'il avait fidèlement servi dans les camps et à la cour, vaut un long panégyrique : " Quand j'ai voulu faire un roi, de mon neveu" — le jeune prince de Condé —" je lui ai donné le marquis de Pisani ; quand j'en ai voulu faire un sujet, je lui ai donné le comte de Belin."

Sa mère était digne d'un tel époux. Quand son mari revint en France, pour mettre son épée au service d'Henri IV, aux prises avec la Ligue, elle demeura seule à Rome et, femme énergique et très instruite des affaires d'Italie, elle y continua en quelque sorte, avec le cardinal d'Ossat, l'ambassade de son mari dont elle transmit les traditions à son successeur. (1)

Ces détails ne sont pas inutiles : ils expliquent le caractère, la vie, le rôle social de madame de Rambouillet. Faites-la naître d'une famille de petite noblesse ou de la bourgeoisie, grande ou petite, de son siècle ou d'un autre, donnez-lui des dons personnels, brillants, et vous aurez encore une femme de talent, une femme de mérite, une femme distinguée, une Maintenon, si vous voulez, une Rolland, une d'Abrantès, une de Staël, une Juliette Lambert, mais vous n'aurez pas la femme de très grand air et de très grand monde que fut madame de Rambouillet.

(1) Livet, *Précieux et précieuses*, p. 88.

Il faut ajouter que son mariage, à ce point de vue, fut heureux et servit bien sa destinée.

Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, baron de Talmont, seigneur d'Arquenay, vidame et sénéchal du Mans, était, lui aussi, un fort "honnête homme." C'était, nous dit M. Cousin, d'après Tallemant, "un personnage à tous égards considérable, qui avait été bien avec le maréchal d'Ancre et fut encore mieux avec le cardinal de Richelieu, de beaucoup d'esprit, d'une assez grande fierté, de peu d'ordre en ses affaires, et dépensant fort noblement sa fortune. (1)

Il était lui-même des mieux apparentés. Son père Nicolas d'Angennes, ami éclairé des lettres, chargé successivement de plusieurs ambassades remplies avec succès, avait tenu la vice-royauté de Pologne en attendant que Henri III prît possession du trône ; sur ses huit oncles, il comptait un cardinal et six ambassadeurs, comme il le fut lui-même en Piémont et en Espagne.

Un homme de ce mérite, ayant douze ans de plus que sa femme, âgée de onze ans et quelques mois, lorsqu'il l'épousa, en janvier 1600, comprenait assez son rôle et son devoir de mari, pour travailler ou tout au moins se prêter au développement de sa jeune femme et au complément de son éducation, car il n'était pas obligé de croire, avec un de ses futurs biographes, qu'elle était dès lors "tout élevée." (2)

Cette conviction de son seigneur et maître permit à la petite marquise d'apprendre beaucoup de choses utiles à une femme de son rang, entre autres l'italien, l'espagnol, l'histoire, l'éloquence. Elle aurait appris le latin, sans une maladie qui coupa court à ses débuts dans cette étude—et peut-être le piano, si cet instrument...de supplice eût

(1) Cousin, *la Société française au XVIIe siècle d'après le Grand Cyrus de Mlle de Scudéry*, t. I, p. 269.

(2) Livet, *Précieux et précieuses*, t. I, p. 90.

alors existé, et s'il eût été admis par la bonne société de son temps comme un accompagnement obligé des conversations de salon.

En revanche, elle entendait assez l'architecture et le dessin pour avoir pu tracer elle-même les plans de son superbe hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Du moins, M. Livet, sur la foi de deux habitués de la maison, nous l'apprend en ces lignes : " La marquise, qui faisait en se jouant, dit Voiture, des dessins que Michel-Ange n'eût pas désavoués, mécontente de tous les projets des architectes, entreprit de réformer l'architecture. Jusque-là, on avait suivi des règles bien simples pour les bâtiments de ce genre : " On ne savait que faire une salle à côté, dit Tallemant, une chambre de l'autre, et un escalier au milieu." Un soir, paraît-il, que la marquise était fort préoccupée de son idée favorite : " Vite, vite, s'écria-t-elle, du papier ; j'ai trouvé le moyen de faire ce que je voulais." C'était l'eureka de l'architecture civile. C'est d'elle, nous dit l'auteur des *Historiettes*, qu'on a appris à mettre les escaliers dans un des angles du corps principal de bâtiments, pour avoir une grande suite de chambres, à exhausser les planchers et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges, et vis-à-vis les unes des autres... C'est la première qui s'est avisée de peindre une chambre d'autre couleur que de rouge ou de tanné." (1)

Cet hôtel fut une des merveilles de l'époque et l'admiration du tout-Paris d'alors.

Sauval, dans ses *Antiquités de la ville de Paris*, l'a décrit dans le plus grand détail. Mademoiselle de Scudéry, dans la septième partie du *Grand Cyrus*—le " Grand Cyr" de la Marotte de Molière—Mlle de Montpensier, dans son *Histoire de la princesse de Paphlagonie*, s'attachent surtout à la description de la " chambre bleue," cette célèbre chambre à coucher de la marquise, tendue de " velours

(1) Livet, *Précieux et précieuses*, p. 7.

bleu, rehaussée d'or et d'argent," qui fut son véritable salon et le centre intime de ses réunions. Car à cette époque, hors les très grands hôtels, en dehors d'une salle basse où se faisaient les réceptions cérémonieuses, la pièce où l'on recevait les habitués et les intimes, était la chambre de la dame de céans, d'où ces noms de "réduits," "d'alcôves," "de ruelles," "d'alcôvistes," "d'introductions de ruelles," et autres que vous relevez à chaque page des ouvrages relatifs à l'histoire littéraire de cette société.

Voici la description de Mlle de Scudéry, dans la peinture qu'elle a consacrée au palais de *Cléomire* : "Tout est magnifique chez elle et même particulier ; les lampes y sont différentes des autres lieux ; ses cabinets sont pleins de mille raretés qui font voir le jugement de celle qui les a choisies. L'air est toujours parfumé dans son palais ; diverses corbeilles magnifiques, pleines de fleurs, font un printemps continuel dans sa chambre, et le lieu où on la voit d'ordinaire est si agréable et si bien imaginé, qu'on croit être dans un enchantement, lorsqu'on y est près d'elle."

Mlle de Montpensier renchérit encore sur son émule.

Dans son roman, la noble marquise est plus qu'une grande dame de Tyr : ce n'est ni plus ni moins qu'une "déesse," Minerve, la déesse d'Athènes ; et son alcôve devient une grotte, voire même un "antre," qu'elle décrit ainsi d'un pinceau amoureux : "Je la crois voir dans un enfoncement où le soleil ne pénètre point et d'où la lumière n'est pas tout à fait bannie. Cet antre est entouré de grands vases de cristal, pleins des plus belles fleurs du printemps, qui durent toujours dans les jardins qui sont auprès de son temple, pour lui produire ce qui lui est agréable. Autour d'elle, il y a force tableaux de toutes les personnes qu'elle aime ; ses regards sur ces portraits portent toute bénédiction aux originaux. Il y a encore

force livres sur les tablettes qui sont dans cette grotte ; on peut juger qu'ils ne traitent de rien de commun... On n'entre dans ce lieu que deux ou trois à la fois, la confusion lui déplaisant, et le bruit étant contraire à la Divinité, dont la voix n'est d'ordinaire éclatante que dans son courroux... celle-ci n'en a jamais : c'est la douceur même."

Ces lignes furent écrites l'année même de la représentation des *Précieuses ridicules*.

Leur préciosité marquée justifie quelque peu la satire de Molière. Si la petite-fille d'Henri IV, l'intrépide frondeuse qui avait fait tirer le canon de la Bastille sur les troupes du roi, son cousin, donnait l'exemple de cette mignardise, jugez de la langue du menu fretin des ruelles. A cette date, madame de Rambouillet, âgée de soixante et onze ans, affaiblie par de nombreux chagrins domestiques et de longues infirmités, n'était pas responsable des excès qui se commettaient au sujet de sa personne et de sa "grotte." Son règne mordain et l'âge d'or de son salon avaient pâli comme les tentures bleues de son cénacle.

Avant son mari, ses deux fils étaient morts, l'un, le marquis de Pisani, tué à Nordlingen, sous les ordres du grand Condé, le héros de toute la jeune noblesse ; l'autre, ravi encore enfant, par la peste, à l'amour de sa mère et de sa sœur aînée, qui s'enfermèrent dans sa chambre et le soignèrent avec un dévouement qui provoqua l'admiration de toute leur société, comme sa mort et celle, plus tard, de son aîné, provoquèrent beaucoup de condoléances en vers, de la part des lettrés de leur cercle.

Voiture, l'ami du jeune homme, fit défaut à ce devoir. Il croyait que la douleur d'une mère demande d'autres consolations, et il se défendit de l'indiscret reproche que lui en faisaient Tallemant et d'autres, par ces paroles qui montrent qu'il était à l'occasion homme de cœur autant

que d'esprit : " Ce que vous désirez de moy est fort juste, et plût à Dieu qu'il me fût possible !... Si je puis... je feray ce que vous me conseillez, et ce que mon devoir m'ordonne. A cette heure, vous me pardonnerez bien si je dis : *Nil nisi flere licet*.....Je feray pourtant tous mes efforts pour satisfaire Madame de Rambouillet, à qui je dois plus qu'à tout le reste du monde ensemble..."

Cette anecdote est caractéristique ; elle peint à quel excès la préoccupation littéraire tenaient tous ces beaux esprits, jusque dans l'ordre des sentiments les plus profonds et les plus simples. Tout, pour eux, était prétexte à littérature.

Un autre détail à signaler, c'est la constance de l'attachement et de l'admiration que Madame de Rambouillet sut inspirer à ses amis et à ses admirateurs et, ce qui n'est pas un mince éloge, à ses admiratrices même.

Vous avez entendu en quels termes de respect parlent d'elle Mlle de Scudéry, la plus illustre des précieuses de la première décadence, et Mlle de Montpensier, qui était une personnalité. Leur témoignage n'est qu'une note dans le concert d'hommages qui entoura sa vie.

Pour vous expliquer cette unanimité, je vais vous citer en entier le portrait que M. Livet a pu tracer d'elle en toute fidélité, après ses études si consciencieuses sur les choses de sa famille et de sa société. " Il y a dans son existence un côté brillant qui nous la montre au milieu d'une cour choisie, empressée autour d'elle, fière d'y être accueillie, attentive à s'y maintenir, heureuse de mériter les suffrages de son goût délicat ; d'un autre côté, dans une ombre obscure que percent à peine les puissants rayons de sa vie publique, j'aperçois une femme vivant auprès de son mari, dans son intérieur muré aux profanes, une mère entourée de sa nombreuse famille, éprise des joies intimes de son foyer, vaillante à supporter les chagrins sans nombre qui l'ont visitée, et dont sa constance courageuse dérobait

à ses amis le secret et les amertumes. C'est toujours une nature exquise et fine, une sensitive que blesse tout ce qui la touche sans ménagement, tout ce qui est violent ou heurté, une lumière trop vive, le froid, la chaleur, comme une parole trop rude ou un sentiment peu délicat ; difficile dans le choix de ses amis, sincère, fidèle, indulgente pour eux : si belle, qu'elle commandait l'amour ; si digne, qu'elle le faisait taire ; si pure, qu'elle ne soupçonnait jamais les passions qu'elle inspirait ; si bonne, qu'elle put faire le bien sans trouver d'ingrats ; noble et sainte femme dont le regard, comme le charbon du prophète, purifiait autour d'elle les cœurs et les lèvres et dont la médisance n'osa jamais s'approcher." (1)

Ajoutez à cet éloge d'un écrivain de notre siècle ces paroles de Tallemant des Réaux, le plus impitoyable chroniqueur de son temps : " Il n'y a pas au monde une personne moins intéressée ; elle passe bien plus avant que ceux qui disent que donner est un plaisir de Roi, car elle dit que c'est un plaisir de Dieu... Il n'y a pas d'esprit plus droit... Jamais il n'y a eu une meilleure amie." (2)

Et vous aurez le secret de cette royauté mondaine sans conteste, sans jalousie, et sans interrègne ; et vous comprendrez, en vous rappelant sa haute naissance et celle de son mari, leur grande fortune, leur installation somptueuse dans leur hôtel de Paris et dans ce princier château de Rambouillet qui avait vu s'éteindre François Ier ; vous comprendrez qu'ils aient pu s'écarter de la cour sans se l'aliéner, et s'éloigner, sans l'indisposer, du monde qui brigait l'honneur de figurer chez eux.

Il n'était pas requis, pour y être admis, de porter blason et de tenir haut rang dans le monde. La noblesse de l'esprit, du savoir et du langage compensait largement l'ab-

(1) Livet, *Précieux et précieuses*, p. 2.

(2) *Historiettes*, t. 2, p. 233.

sence de l'autre. Ce fut une heureuse anticipation, toute de bon vouloir et de libre initiative, du rapprochement des classes imposé deux siècles plus tard par la Révolution française, un effacement de " l'inégalité choquante qui séparait," dit précieusement le précieux Georges de Scudéry, " ceux dont la plume était au chapeau de ceux qui la maniaient comme une arme." (1)

L'entourage féminin de l'illustre marquise la seconda puissamment dans cette heureuse réforme. Les femmes furent l'instrument intelligent et nécessaire de cette transformation sociale qui consista surtout, disent ses historiens, à *débrutaliser* les mœurs et à *dévolgariser* la langue.

" Elles seules, remarque justement M. Livet, purent obtenir des hommes des manières plus délicates et un langage épuré ; mais en même temps qu'elles durent se faire rechercher par le charme de leur conversation, elles eurent à faire désirer, en le rendant difficile, l'accès auprès d'elles et à commander le respect par la pureté de leurs mœurs. Elles avaient donc elles-mêmes à se réformer." (2)

Cette réforme trouva chez la marquise de Rambouillet son premier point d'appui.

Je ne dis pas que la fragilité humaine et la mondanité ne trahirent pas quelquefois ses bonnes intentions et son zèle délicat ; mais ces échecs et ces mécomptes sont inséparables de toute entreprise humaine, et jamais on ne put reprocher à cette digne femme d'avoir été la complice ou la confidente d'intrigues et d'aventures dont la souillure, en déshonorant les coupables, aurait pu flétrir le bon renom de sa loyale et généreuse hospitalité.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les plus connus de ses hôtes et sur les divertissements habituels de sa maison.

(1) Livet, Préface au *Dictionnaire des précieuses* de Somaize.

(2) *Précieux et précieuses*, Introduction, p. IX.

N'oublions pas que sa période la plus brillante et la plus active flotte entre les dates approximatives de 1612 et de 1645, entre son installation dans son bel hôtel et les années qui virent le mariage de sa fille aînée, la mort du jeune marquis, son fils, et les préliminaires de la Fronde. La guerre civile dépeupla ses salons au profit des camps volants et des combats de barrières, jetant dans les deux partis maint galant cavalier, devenu lieutenant de M. le Prince ou de M. de Turenne, mainte reine de salon, transformée en amazone de parade et plus souvent en intrigante infatigablement zélée. Mais, pendant sa période de gloire, la noble demeure vit défilér toutes les illustrations de la noblesse, de la magistrature, des sciences, des lettres et des arts.

Le grand nombre y défila. Une élite s'y attacha ; ce fut le cercle des habitués, des intimes, le " rond," ce rond dont Voiture, d'après Tallemant, était l'âme. Dans ce cercle même, il y avait des assidus et des visiteurs moins fréquents, de très intimes amis et d'autres d'attache moins étroite, comme dans tous les cercles. Nous ne pouvons que saluer au passage les uns et les autres, avec un intérêt ou une sympathie diverse, suivant leur mérite et leur gloire. Voici d'abord venir les très grands : Richelieu, Corneille et Condé, le grand ministre, le grand poète et le grand capitaine, symbolisant éloquemment par leur rencontre cette rare fortune d'un pays qui allait tout à la fois prendre la tête de l'Europe par l'union irrésistible de l'habileté politique, de la puissance des armes et de la robuste splendeur d'une langue où venaient se fondre le génie de Rome, de l'Italie et de l'Espagne, pour mettre dans la bouche de ses poètes, de ses orateurs et de ses historiens des accents capables de susciter des héros et dignes de célébrer leurs exploits.

Autour d'eux et dans toutes les premières années, j'aperçois le grave et savant président de Thou, l'auteur

latin de *l'Histoire de son temps*, l'exécuteur testamentaire du père de la marquise, dont il disait " qu'il ne savait pas plus belle vie à écrire ; " son fils aîné, François-Auguste, compagnon infortuné de la conspiration et du trépas de l'imprudent Cinq-Mars, dont la chute figure par une allusion d'une ligne dans un des rares billets qui nous restent de Mme de Rambouillet:

Voici Malherbe, le grammairien-poète, le premier législateur du Parnasse français, qui

..... le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir
Et réduisit la muse aux règles du devoir.

C'est lui qui, pour suivre l'usage et donner aux poètes un moyen de la chanter, sans livrer à la foule un nom si respecté, substitua au nom de Catherine, que portait la marquise, l'euphonique anagramme d'Arthénice, plus conforme, du reste, aux manies latinisante et mythologique des beaux esprits du jour. " La mort," au dire de son contemporain Balzac, " l'attrapa sur l'arrondissement d'une période, et l'an climatérique l'avait surpris déli-
béant si erreur et doute étaient masculins ou féminins."

Avec Malherbe, et parmi les poètes, viennent Racan, son élève favori ; Saint-Amant, léger et buveur, auteur du *Moïse sauvé* que Furetière appelait le " Moïse noyé," et que Boileau a raillé dans ces vers incléments :

Ainsi tel, autrefois, qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal à propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante ;
Et poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

Il surnage pourtant à ce désastre par un véritable génie poétique, d'une inspiration déjà romantique, et par cette amende honorable de Boileau : " Je veux bien aussi avouer

qu'il y a du génie dans les écrits de Saint-Amant," (1) qu'il aurait fallu graver sur sa tombe, à la suite de ses belles stances sur l'*Imitation de Jésus-Christ*, dédiées à Corneille, et les dernières qu'il publia.

Le nom de Saint-Amant rappelle, grâce à un autre satirique moins célèbre que Boileau, celui de Chapelain, et le souvenir du "Moïse noyé" évoque celui de la *Pucelle*... gelée. Car, au dire de M. de Callière, l'auteur de l'*Histoire poétique de la guerre déclarée sur le Parnasse en 1588*, "Saint-Amant, avec son *Moïse sauvé*, sera employé à la garde et à la conduite de plusieurs chariots, chargés de bouteilles de vins de Champagne et de Bourgogne, qui lui ont toujours tenu lieu des eaux d'Hippocrène pour lui inspirer des vers; et Chapelain conduira avec sa *Pucelle* plusieurs chariots chargés de glace que la froideur de son poème sera fort propre à empêcher de fondre, et qui servira aux besoins de son armée, pour rafraîchir les bouteilles de vin conduites par Saint-Amant. (2)

Éloignons-nous au plus vite de ce monceau de glace dont Boileau a fait un bloc impérissable, en nous rappelant toutefois que Chapelain fut au demeurant, puisque Boileau le déclare, un "bon homme," bien qu' "auteur pauvre et pauvre auteur," au jugement de Furetière, et "candide" à son propre témoignage, si l'on en peut croire ce singulier aveu de son mérite, inscrit de sa propre main sur la *Liste des gens de lettres dignes de pension* : "Surtout il est candide, et comme il appuie toujours de son suffrage ce qui est véritablement bon, son courage et sa sincérité ne lui permettent jamais d'avoir de la complaisance pour ce qui ne l'est pas." Rappelons-nous aussi qu'il fut grand érudit ès lettres anciennes et critique d'une certaine valeur, en un temps où la langue avait besoin de critiques sévères, et, en dépit de tout, causeur des plus agréables.

(1) Préface de 1701.

(2) *Hist. poétique, etc.*, p. 102.

Saluons en courant Segrais, frais et charmant auteur de jolies pastorales, traducteur de l'*Énéide* ; Tristan l'Hermitte, l'écrivain original et fort inégal d'*Osman* et de la *Mort de Sénèque* ; Desmarets de Saint-Sorlin, mal mené, pour son *Clovis*, par Boileau à qui il ne pardonna point, observateur spirituel et malin de la société polie dont il ridiculisa les travers dans sa comédie des *Visionnaires* ; Pellisson, qui plaida dans des vers touchants la cause de Fouquet, le Voiture des Samedis de Mlle de Scudéry ; Mairet, Colletet, Sarrasin, Gonboux, le sonnettiste, l'abbé Cotin, le plastron de Boileau, Conrart, Vaugelas, tous académiciens et préparant la fondation de la docte assemblée dans ces agréables et savants entretiens de la rue Saint-Thomas du Louvre ; Georges de Scudéry, l'auteur d'*Alaric*, l'absurde contempteur du *Cid*, et le chef de la cabale conduite contre ce chef-d'œuvre ; et sa sœur, Madeleine, l'auteur de *Clélie*, du *Grand Cyrus* et des *Conversations*, non sans mérite malgré sa pédanterie, romancier proluxe qui ne procédait guère que par dix volumes, tellement que Mme Cornuel put dire d'elle, exagérant un peu la couleur de son teint, " qu'on voyait bien qu'elle était destinée par la Providence à barbouiller du papier, puisqu'elle suait l'encre par tous les pores."

Puis quelques sceptiques comme Saint-Évremond et le chevalier de Méré, épicuriens passablement vides de foi, et amateurs de toutes sortes de plaisirs, qui rallient les " athéistes " du XVIIe siècle aux libertins des deux régences, et se distinguent surtout par le tour spirituel, dégagé, enjoué et gouailleur de leur correspondance.

Nous saluons les autres en bloc, et nous nous arrêtons quelques instants aux deux rivaux de l'esprit de salon et du genre épistolaire : Balzac et Voiture.

Ils ont tenu tant de place dans la vie du noble hôtel et même dans les préoccupations littéraires de leurs contemporains, qu'il pourra vous paraître intéressant d'entendre

les choses flatteuses qu'ils savaient à l'occasion écrire ou dire l'un de l'autre. Un jour, par exemple, l'Ermite de la Charente — ainsi nommait-on familièrement M. de Balzac — écrivait à son émule : “ Monsieur, bien que la moitié de la France nous sépare l'un de l'autre, vous êtes aussi présent à mon esprit que les objets qui touchent mes yeux, et vous avez part à toutes mes pensées et à tous mes songes. Les rivières, les campagnes et les villes ont beau s'occuper à mon contentement, elles ne sauraient m'empêcher de m'entretenir de vous avec ma mémoire.”

Et Voiture, lorsqu'il ne répondait pas sur le même ton, ne négligeait pas l'occasion de communiquer à un tiers quelque aimable appréciation qui parvenait ordinairement à leur objet. C'est ainsi qu'il écrit à Costar, son confident officieux, qui revient d'une visite chez Balzac : “ Je vous porte envie d'avoir été huit jours avec M. de Balzac. Je sais que vous aurez bien su profiter de ce bonheur-là, car, sur tous les hommes que je connais, vous êtes celui qui savez le mieux jouir d'une bonne fortune et *Deorum muneribus sapienter uti* ; vous prendrez ce *sapienter* comme il vous plaira, en sa propre signification, ou en la métaphorique ; car, si on fait de beaux discours à Balzac, on y fait aussi de bons dîners, et je ne doute pas que vous n'ayez su goûter admirablement l'un et l'autre. M. de Balzac n'est pas moins élégant dans ses festins que dans ses livres ; il est *magister dicendi et cœnandi*. Il a un certain art de faire bonne chère qui n'est guère moins à estimer que sa rhétorique ; entre autres choses, il a inventé une sorte de potage que j'estime plus que le Panégyrique de Pline et que la plus longue harangue d'Isocrate. Tout cela a été merveilleusement bien employé en vous.”

Vous avez dans ces lettres une idée du ton badin, courtois, spirituel, parfois prétentieux et recherché de la correspondance, non seulement de ces deux hommes de lettres, mais de beaucoup d'épistoliers de leur temps ; car

on écrivait alors grand nombre de lettres, et sur tous les sujets : histoire, politique, littérature ancienne, événements littéraires et mondains du jour et de la veille ; et cette correspondance nourrie, piquante et vivante entretenait entre la capitale et toutes les parties de la Province le même goût du bel esprit, de la culture littéraire et de la mode courante. Elle nous permet aujourd'hui, avec les nombreux mémoires, de reconstituer avec une scrupuleuse exactitude cette intéressante société qui fut contemporaine de l'établissement de la Nouvelle-France, et à laquelle appartenaient plusieurs membres de nos compagnies des Cent-Associés et de Montréal, et quelques-uns de nos gouverneurs.

On faisait fête aux lettres spirituelles et bien tournées ; on les lisait dans les cercles ; on les citait à ses amis ; on s'étudiait à y adapter son propre style. Celles de Balzac et de Voiture eurent grande vogue dans le " rond " de madame de Rambouillet ; ce fut même longtemps la seule communication que le premier eut avec l'aimable compagnie que l'autre divertissait presque journellement de sa présence. Balzac adressa à la marquise plusieurs de ces beaux discours, qui passaient alors pour des modèles de grand style, sur le *Romain*, sur la *Vertu*, sur l'*Éloquence*. Ce dernier fut lu par Chapelain à la marquise et à sa fille, la " princesse Julie " — c'est-à-dire mademoiselle d'Angennes, fille aînée de la famille — Voiture étant présent ; et le lecteur rend compte en ces termes de l'effet produit sur cet auditoire d'élite : " Il faut avoir bien du temps et moins de rheume que je n'en ai pour vous dire toutes les exclamations qui furent faites, et toutes les louanges qui vous furent données. Pour abréger, on vous fit justice, et l'estat où cette lecture avait mis madame la Marquise, la fit sortir de sa retenue habituelle, et l'obligea à me dire qu'elle ne serait point contente que le discours de la Vertu ancienne et romaine ne fût fait, et qu'elle croyait que

vous estiez obligé par votre propre intérêt à ce travail, n'y ayant point de doute que la matière ne donnait à la grandeur de vostre esprit toute l'élévation dont il était capable, et qu'en cette occasion, vous ne fissiez le plus grand de vos miracles." (1)

Dans une autre lettre du même écrivain, lue aussi chez "la divine Arthénice," tout en admirant grandement le tout, on se permit toutefois de critiquer le mot *besogne*. "J'ai vu tout le monde s'arrêter à ce mot de *besogne*," lui écrit le même Chapelain, "pour travail ou ouvrage, et l'on le trouve bas. Je suis de cette opinion aussy. Vous y penserés ; cependant je liray ouvрге." (2)

Ne regardez pas, je vous prie, ces disputes comme futiles et oiseuses : c'est d'elles que sont sorties la pureté et la perfection de la langue des grands classiques, et jamais, croyez-le, nous n'échapperons à la banalité vulgaire où s'étiole la nôtre, si nous ignorons le tourment du mot propre et ce noble souci du toujours meilleur et plus parfait.

On disputait souvent sur les mots, sur les phrases et sur les tours de langage, dans la chambre bleue d'Arthénice et dans ses environs. Un jour, c'était à propos du mot *serge* que la marquise prononçait *sarge*, comme plusieurs dames de la Nouvelle-France, et que, sur décision commune, elle se mit à prononcer comme on fait aujourd'hui. Autre jour, c'était un débat sur les mots *homme* et *Rome*, que d'aucuns prononçaient *houmè* et *Roume*, comme le font encore nos paysans acadiens. D'autres fois et souvent, on discutait orthographe ; on proclamait le grand principe de l'orthographe phonique, qui prétend assimiler, par une simplification que combattent souvent l'étymologie et la logique, l'écriture à la prononciation, principe qui a reçu naguère de l'Académie française une consécration imposante et que

(1) Lettre de Chapelain à Balzac, le 14 avril 1640.

(2) 3 juillet 1639.

nous nous sommes dès longtemps empressés d'appliquer à plusieurs de nos noms propres, notamment à ceux que termine l'*et*.

C'est à l'initiative des précieuses, même de celles qui ne fréquentaient pas à la chambre bleue, que nous devons la suppression de l'*s*, dans les mots *tête*, *prône*, *hôtel*, *réjouissance*, *chrétien*, *jeûne*, *blême*, etc ; du *d*, dans *ajouter*, *avocat*, *avis*, etc ; de l'*h*, dans *auteur*. Ils avaient même privé de cette consonne aspirante le mot *enthousiasme*, ce qui était inintelligent, et transformé *catéchisme* en *catéchime*, qui sévit encore en quelques-unes de nos régions : preuve que ces discussions étaient excellentes et qu'elles éclairaient les auteurs et les grammairiens. Les précieuses ridicules elles-mêmes ont enrichi et orné la langue d'une foule de tours hardis, pittoresques, ingénieux, qui nous leur font pardonner leurs inventions baroques, eu égard aux paillettes dont elles ont mêlé leur gravier ; c'est à elles ou aux messieurs de leur compagnie que nous devons ces expressions heureuses : " Une âme raide aux soucis. Le mot me manque. Un ameublement bien entendu. Un esprit à expédients. Jouer à coup sûr. Il est brouillé avec un tel, avec le bon sens, avec l'harmonie. Il agit sans façon. Il s'est embarqué en une mauvaise affaire. Il ne faut pas tant raffiner sur la langue. Faire des avances. Faire figure dans le monde ; " et tant d'autres que nous employons avec une inconscience qui ne révèle rien des angoisses d'esprit qui les ont mises au monde et des discussions courtoises qui leur ont assuré l'état civil.

On s'animait aussi, on se passionnait pour des idées, pour des œuvres romanesques et théâtrales, dont les auteurs, les modèles, les héros et les héroïnes étaient parfois des habitués de la maison. Corneille, malgré l'opposition peu honorable du grand cardinal et la délation de sa sublime tragédie à l'Académie, trouva, dans la grande majorité des fidèles de la chambre bleue, les plus chaleureux défenseurs

de son Rodrigue et de sa Chimène. En 1629, après un succès que celui du *Cid* seul dépassa, et que le mérite de la pièce ne justifiait pas du reste, on représenta à l'hôtel la *Sophonisbe* de Mairet, avec des personnes de la société, Julie d'Angennes en tête, comme acteurs et comme actrices, et la belle Mlle Paulet, habillée en nymphe, chantant dans les entr'actes, de cette voix superbe " qui ne faisait point regretter, dit l'abbé Arnault, la meilleure bande de violons qu'on emploie d'ordinaire en ces intermèdes. "

Les poètes les plus bouffons ne sont pas exclus de cette large et généreuse hospitalité, lorsqu'ils peuvent amuser et qu'ils savent se conformer au bon ton de la maison ; témoin, Neufgermain, gueux, médiocre et pique-assiette, vivant d'aumônes qu'il payait en méchants vers, comme ce quatrain dont les rimes dépècent en syllabes le nom de sa protectrice :

Entre les dieux doit tenir rang,
Proche Jupin, au plus haut bout,
Plus belle que rose et œillet,
La divine de Rambouillet.

Il publia en 1630, sous ce titre bizarre : *Les Poésies et rencontres du sienr Deneufgermain, poète hétéroclite de Monsieur, frère unique du Roy*, un recueil de pauvres pièces, que les plus illustres entre les habitués de la maison, et Monsieur lui-même, firent précéder d'un formidable cortège d'éloges, signés de leur nom. Voiture, pour sa part, s'amusa, en des vers dignes du pauvre diable, à donner la réplique à Patrix, qui avait écrit la " Plainte des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neufgermain. " Il inventa cet expédient, " pour les rendre contentes : "

Mais je ne vois à leur attente
Aucun remède assez puissant,
Si ce n'est que cet homme rare
Ait nom Bodelneufgermicopsant ;
Mais ce mot est un peu bizarre.

Ces plaisanteries prouvent le joyeux laisser-aller, la franche gaieté de ces "honnêtes gens" qui ne concevaient pas un salon comme un bureau d'esprit, ni ses réunions comme de solennelles séances d'académie, où chacun, tour à tour, à son rang et gravement, viendrait disserter sur quelque grave sujet, inscrit à l'ordre du jour. La littérature était le plus noble de leurs amusements, mais il n'était pas le seul, et Voiture, dont l'esprit excellait en inventions ingénieuses pour récréer la compagnie, n'en était jamais court.

Un jour, par exemple, voulant plaisanter Mlle d'Angennes sur son admiration pour le roi de Suède, Gustave-Adolphe, l'illustre allié de la France, dont on l'accusait, en badinant, d'être éprise, Voiture fait travestir en Suédois quatre ou cinq hommes, et les envoie en carrosse porter à Julie un portrait du prince, qu'accompagne cette lettre : "Mademoiselle, voici le lion du Nord, et ce conquérant dont le nom a fait tant de bruit dans le monde, qui vient mettre à vos pieds les trophées de l'Allemagne et qui, après avoir défait Tilly," etc., etc.

Une autre fois, voyageant en province, il écrit de Nancy à Madame de Rambouillet, sous le nom de Callot, en lui envoyant un recueil de ce graveur. Un autre jour, c'est Mademoiselle Paulet, qu'on appelait à l'hôtel la Lionne, à cause de ses cheveux d'un "blond fauve," qui reçoit de Ceuta, en Afrique, une lettre de lui, qu'il a signée : -"Léonard, gouverneur des lions du roi de Maroc."

Il fut moins bien inspiré, lorsqu'il introduisit dans la "grotte de Minerve," suivis de leur montreur, deux ours rencontrés dans la rue, et dont la marquise effrayée aperçut tout à coup les grosses pattes et le museau au-dessus de son paravent. Est-ce après cette mauvaise plaisanterie que, par vengeance innocente, elle fit imprimer à son insu, dans un recueil de poésies variées, un sonnet de sa

composition, livré par un intime, qu'elle lui montra dans le volume, après qu'il l'eut récité à la compagnie ? Il s'expliqua si peu le tour, qu'il s'imagina avoir appris d'un autre, ces vers de son cru, et demeura longtemps mystifié avant qu'on l'éclairât.

Ainsi s'amusait cette aimable compagnie. Je vous fais grâce des énigmes, des devinettes où triomphait l'abbé Cotin, des travestissements et dialogues mythologiques, où grâces, nymphes et " déités " de toutes sortes rivalisaient de beauté, de grâce et d'esprit.

Le gracieux essaim des dames et des demoiselles de son entourage pouvait fournir de dignes figurantes à tous ces spectacles, des interprètes intelligentes aux comédies qu'on jouait chez elle, des causeuses fort agréables et fort appréciées aux conversations les plus spirituelles et les plus littéraires.

J'ai déjà nommé, en même temps que son frère, Mlle de Scudéry, l'auteur des si longs romans que vous savez, qui inaugurerà chez elle les fameux " samedis," où les défauts précieux iront se développant à l'excès. Voici la duchesse d'Aiguillon, la nièce de Richelieu, la fondatrice de notre Hôtel-Dieu de Québec, d'une bonté égale à un très solide et brillant esprit ; Madame la princesse de Condé, mère de M. le Grand, la dernière passion d'Henri IV, type accompli de grande dame ; sa fille, Mlle de Bourbon, bientôt Mme de Longueville, âme passionnée, vaillante, malheureuse pendant un temps et coupable, pénitente à la fin, et si intéressante toujours que la vanter, même en passant, semblerait banal ; Mlle du Vigean, qui inspira au vainqueur de Rocroy un sentiment si véhément et si pur ; Madame de Sablé, l'amie de Mlle de Bourbon, de Madame de Saint-Maur et de Julie d'Angennes, type de précieuse héroïque, à l'espagnole, qui, après avoir été passionnément aimée du brave et infortuné Montmorency, cessa de le voir, dès qu'elle eut appris qu'il

avait levé les yeux sur la reine, "ne pouvant recevoir agréablement des respects qu'elle avait à partager avec la plus grande princesse du monde," disciple de Port-Royal, sous les murs duquel elle vint finir ses jours ; Mlle Paulet que je vous ai déjà présentée ; Madame de Lafayette, la dernière amie de La Rochefoucault, dont elle adoucit les maximes, le délicat auteur, avec sa collaboration, de la *Princesse de Clèves*, qui fait époque dans l'histoire du roman de sentiment ; Madame de Sévigné, plus jeune, dont le règne commence plus tard, mais qui vient apprendre là ce don de converser agréablement qu'elle transportera dans ses incomparables lettres, et admirer Voiture qu'elle définira un jour "un esprit libre, badin, charmant" (lettre du 24 novembre 1679) ; Julie d'Angennes, enfin, la "princesse Julie," qui fut, auprès de sa mère, la seconde reine de cette cour brillante, l'autre muse inspiratrice de tant d'hommages idolâtriques, de tant d'enthousiasmes lyriques en vers et en prose. Elle eut l'honneur de partager avec sa mère l'épithète "d'incomparable," que Fléchier lui a maintenue dans son oraison funèbre ; et son nom se rattache à une invention galante, restée célèbre dans l'histoire de la société précieuse : la Guirlande de Julie. C'est un cahier d'une centaine de feuillets, contenant, un par feuillet, vingt-neuf fleurs peintes et soixante et un madrigaux, adressés à Julie par autant de fleurs qui célèbrent ses vertus et ses charmes, les sentiments qu'elle inspire, le désespoir que causent ses froideurs, tout ce que peut, en un mot, inspirer à des poètes de salon, plus ou moins en veine, le désir ou l'obligation de plaire à une femme universellement admirée et aimée. Je ne citerai qu'un seul de ces hommages, passablement banals : non qu'il ait plus de valeur que les autres, mais parce qu'il nous livre le secret de ce poétique assaut de galanterie :

LE SOUCY, MADRIGAL.

Si l'on vous donne un œillet, une rose,
Je vous veux présenter aussy
Un triste et languissant soucy ;
Le sort ne me laisse autre chose ;
Je souffre une telle douleur
De vous offrir la moindre fleur,
Qu'on verra dans votre couronne
Que je deviens ce que je donne.

Le madrigal est signé : M. le marquis de Montausier. Vous comprendrez sa plainte et l'emblème dont il enveloppe son triste hommage, quand vous saurez que depuis huit ans déjà il soupirait après une parole de Julie, qui lui permît d'espérer sa main. Je ne sais si les quatorze madrigaux qui représentent sa part dans ce concours, eurent le don d'adoucir la cruelle ; mais, en tout cas, le procédé était délicat, et l'hommage offert à Julie Lucine d'Angennes, au jour de sa fête, le 22 mai 1641, n'était pas de nature à lui déplaire.

Cette constance dans une affection profonde et respectueuse, ces attentions si longtemps multipliées fléchirent enfin sa résistance, et quatre ans plus tard, seulement, elle accorda sa main à cet homme de mérite, qui avait été un vaillant militaire et qui occupa toute sa vie, dans le gouvernement du royaume, les charges les plus honorables, jusqu'à celle de gouverneur du Dauphin, pendant que la duchesse, sa femme, devenait première dame d'honneur de la reine. La réputation de la duchesse a souffert de certaines complaisances, au moins de certains silences auxquels sa situation l'exposait au temps de la faveur de Madame de Montespan ; et l'on regrette que son élévation l'ait privée d'une gloire aussi pure que celle de sa mère. L'ambition et le souci de se maintenir en place sont un périlleux écueil aux plus belles natures, et il ne semble pas que l' "incomparable Julie" y ait pleinement échappé. Tenons-la toutefois, avec M. Cousin, pour "un

esprit très rare, et au premier rang des femmes éminentes de la première moitié du XVIIe siècle.”

Sa sœur, Angélique-Clarisse, la plus jeune des cinq, et seule restée dans le monde avec elle—les trois autres entrées en religion, l'une, Claire-Diane, devenue abbesse d'Hyères, pour son malheur et la plus grande peine de sa famille—n'était pas à beaucoup près aussi aimable qu'elle et que leur mère. La préciosité très légère de la marquise s'accusa sensiblement chez cette filleule de Mlle Paulet, au point qu'on en faisait des gorges chaudes. Un gentilhomme, au dire de Tallemant, prétendait qu'elle s'évanouissait, lorsqu'elle entendait un méchant mot ; un autre, lui parlant, hésita longtemps à prononcer le mot d'avoine et s'écria, au sortir de cette corvée : “ De par tous les diables, on ne sait comment parler céans”. (1)

Elle épousa, en 1658, M. de Grignan, qui devait se consoler de sa mort, après un second veuvage, avec la fille de Madame de Sévigné. C'était une enfant terrible, volontaire et capricieuse, qui, entre autres aversions, avait celle des longs sermons, si l'on en croit le bon Godeau, cet évêque de Grasse et de Vence, un des meilleurs amis de la famille, et l'un des plus assidus entre ces ecclésiastiques tout à la fois pieux et hommes de très bonne compagnie, que cette société comme-il-faut, était heureuse d'associer à ses divertissements distingués.

Il nous faut maintenant prendre congé de cet aimable et beau monde. Je ne sais si j'ai réussi à vous le faire aimer tel qu'il le mérite, dans cet essai d'évocation qui l'a fait, ce soir, défiler si rapidement sous vos yeux. Il ne me plaît pourtant pas de le quitter au seuil de ses salles de fête, au milieu de quelque réunion brillante ou d'une discussion animée sur le mérite respectif de la *Belle Martineuse* de Malleville et de celle de Voiture, ou du sonnet de Voiture à *Uranie*, comparé à celui de Benserade sur

(1) Tallemant, t. 2, p. 251.

Job. Je voudrais m'arrêter sur une impression plus sérieuse et plus profonde, qui rattacherait cette superficielle étude à quelque point de vue élevé de la vie humaine et de la destinée chrétienne ; et il me semble la trouver dans une petite scène d'intérieur de la vie déclinante de la noble marquise.

C'est après 1652. Elle a dépassé soixante ans. Elle est entrée avant dans cet âge où une femme qui n'a pas autre chose que de la beauté et du monde, voit peu à peu les admirations et les attentions s'éloigner d'elle, et son cœur, s'il n'a pas en lui quelque bien plus profond, regretter, sans les remplacer, les hommages et les amusements disparus. Son gendre et sa fille, les Montausier, viennent de compléter, dans l'hôtel maternel, un appartement somptueux et commode, qu'ils habiteront avec leur fille, et le premier soir de leur installation, la duchesse donne à souper à sa mère et ses deux sœurs, l'abbesse de Saint-Étienne de Reims et la future Madame de Grignan, qui servent leur mère. Le deuil les environne et pèse sur leur âme : celui de l'enfant, enlevé si jeune par une horrible maladie ; celui du fils aîné, mort bravement dans une glorieuse bataille, au service du roi ; celui, plus récent et plus désolant, de l'époux si tendrement, si fidèlement aimé, pendant une union de cinquante années, étroitement et profondément vécue à deux, et le pénible souvenir, qui la hante toujours, de cette fille orgueilleuse qui scandalise le cloître et le monde par ses prétentions et ses révoltes.

Et pourtant cette femme a été belle et elle l'est encore. Elle a inspiré des affections profondes, des fidélités inébranlables. Elle a régné sur les esprits et sur les cœurs de deux générations d'hommes élégants, chevaleresques, spirituels, empressés à ses pieds, pour qui ses désirs étaient des ordres, ses sourires des encouragements et des récompenses ; de femmes aimables, séduisantes, admirées et

adorées comme elle, heureuses de devoir à son hospitalité une partie de leur succès, d'accepter son amitié comme une faveur et de l'admirer elle-même sans réserve et sans jalousie.

Et malgré toute cette gloire, et cette royauté véritable, et les restes de splendeur qui illustrent encore sa demeure, elle sent les années qui infléchissent son front, les infirmités qui endolorissent ses membres, la mort qui s'approche et qui viendra bientôt coucher ses restes inanimés sur ce lit majestueux de la "chambre bleue" où elle a reçu, comme sur un trône, des hommages que plus d'une reine aurait enviés.

Cet envers et ce déclin des splendeurs mondaines ont leur tristesse, leur charme et leur vivifiante leçon.

Leur tristesse, parce qu'ils nous saisissent par ce vide et ce néant que l'on sent au fond de tout ce qui brille et passe, et par l'impression que le monde et la vie entière ne sont qu'un vaste palais qui s'effrite et dont nous sommes nous-mêmes comme des commencements de débris. Leur charme, parce qu'ils nous révèlent derrière la scène, où les acteurs et les figurants s'agitent et parodent aux yeux du parterre, certains coins discrets, intimes, profonds, où les âmes hautes et pures se recherchent et se rencontrent, dans la joie d'épanchements qui consolent des deuils et des épreuves, et qui fortifient pour les œuvres sérieuses d'une existence qui ne saurait avoir en elle-même sa raison d'être et son aboutissement. Leur vivifiante leçon, parce que, l'on voit, dans une vie tout entière inspirée par l'amour du vrai, du bien et du beau, l'importance d'élever ses désirs et ses espérances au-dessus de soi, de les prolonger au delà des bornes d'un étroit individualisme.

Dans Madame de Rambouillet, dans son hospitalité, dans sa société, ce que nous admirons, ce que nous aimons encore, après deux siècles, c'est ce qu'elle a fait pour les lettres et les mœurs, pour l'élévation et l'amélioration

morale de ses contemporains, d'abord, des siècles suivants, ensuite : puisque les siècles se fondent ensemble et se prolongent par les idées, les mœurs et les progrès qu'une génération transmet à la suivante.

A ce titre, elle a été une grande Française, et nous devons, en gardant respectueusement sa mémoire, nous efforcer d'imiter son amour éclairé et délicat des lettres et de la politesse. Ce faisant, nous ferons une œuvre bien-faisante à nos contemporains comme à nos descendants. Nous ferons, comme elle, œuvre de bons Français et de bonnes Françaises, et, dans la meilleure acception du mot, œuvre d' "honnêtes gens."
